Gabriel MARCEL

L'HOMME PROBLÉMATIQUE

Présence de Gabriel Marcel

L'HOMME PROBLÉMATIQUE. Les questions fondamentales sur l'essence ou sur la destinée de l'homme, auxquelles la science ne peut apporter aucune réponse, seraient-elles insolubles, ou même dénuées de sens ? Il appartient à la liberté humaine de se libérer en quelque sorte d'elle-même, c'est-à-dire de sa disposition perverse à affirmer sa propre autosuffisance.

L'INQUIÉTUDE HUMAINE : chez St Augustin, Pascal, Kierkegaard, Nietzsche, Sartre, Goethe. Angoisse – paralysie ; inquiétude – aiguillon, principe de dépassement, chemin que nous avons à gravir pour accéder à la paix véritable.

POSITION ET APPROCHES CONCRÈTES DU MYSTÈRE ONTOLOGIQUE. Le texte fondamental, le « discours de la méthode » de Gabriel Marcel.

Présence de Gabriel Marcel

ISBN : 2-9512139-2-1

9 782951 213920

Gabriel MARCEL

L'HOMME PROBLÉMATIQUE

POSITION ET APPROCHES CONCRÈTES DU MYSTÈRE ONTOLOGIQUE

Nouvelle Edition

Association Présence de Gabriel Marcel
1998

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Première partie : L'HOMME PROBLÉMATIQUE	7
Deuxième partie : L'INQUIÉTUDE HUMAINE	77
1. Inquiétude. Anxiété. Angoisse	79
2. L'inquiet comme bourreau de soi-même	84
3. L'inquiétude condamnée par les sages	98
4. L'inquiétude dans la perspective évangélique	102
5. L'inquiétude chez saint Augustin . .	110
6. L'inquiétude chez Pascal	118
7. De Pascal à Kierkegaard	126
8. De Kierkegaard à Nietzsche et à Heidegger	135
9. De Heidegger à Sartre	144
10. Gœthe et l'inquiétude surmontée . .	152
11. L'inquiétude chez André Gide	161
12. L'inquiétude dans le monde d'aujourd'hui	170
CONCLUSION	179
Troisième partie : POSITION ET APPROCHES CONCRÈTES DU MYSTÈRE ONTOLOGIQUE	189

II

L'INQUIET COMME BOURREAU DE SOI-MÊME

Il existe, on le sait, une comédie de Térence qui s'intitule *le Bourreau de soi-même.* Or, on pourrait dire que ces mots nous fournissent une des meilleurs caractérisations possibles de l'inquiet. Nous employons constamment dans la vie courante le verbe « se tourmenter », sans d'ailleurs suffisamment prendre garde à tout ce qu'implique ici la forme pronominale; car « se tourmenter » c'est vraiment être son propre tortionnaire. En réalité, rien n'est plus important que de s'interroger sur ce paradoxe, c'est-à-dire de se demander comment il peut se faire que nous devenions dans certains cas — et cela de la façon la plus active — notre propre ennemi. Cette possibilité ne peut être qu'enracinée profondément dans notre structure.

On a parfois insisté sur la parenté entre l'inquiétude et le doute. Mais il faut bien voir que le doute pris en lui-même n'est aucunement l'inquiétude. Il peut même présenter un caractère euphorique chez le sceptique qui s'installe confortablement dans son scepticisme. Le doute ne coïncide vraiment avec l'inquiétude que là où il devient angoissant, disons même torturant, c'est-à-dire pour un être qui non seulement s'y sent à la lettre emprisonné, mais qui fait des efforts répétés pour en sortir, chacune de ses tentatives contribuant d'ailleurs en fait à river plus étroitement ses chaînes.

Il est clair qu'une telle disposition est liée à ce que la psychologie contemporaine appelle l'introversion, c'est-à-dire au fait pour un être d'être tourné vers lui-même et non vers la réalité extérieure. On peut dire en principe — j'introduis cette réserve parce que dans un tel domaine il y a toujours place pour des exceptions ou des anomalies — on peut dire qu'un être fortement engagé dans l'action est à peu près immunisé contre l'inquiétude telle que je viens de la définir, et qu'inversement l'inaction tend à la favoriser. C'est pour cette même raison que l'insomnie contribue si souvent à développer ce qu'on appelle des idées noires. Tout se passe réellement comme si les pensées angoissantes profitaient pour s'imposer à nous de ce que notre inaction leur laisse le champ libre. Ce n'est là du reste qu'une façon à quelque degré mythologique de s'exprimer, car après tout ces pensées angoissantes ne possèdent pas une existence indépendante de nous. Elles sont

en quelque façon nous-mêmes, mais un nous-mêmes ordinairement refoulé par les nécessités de la vie. Celle-ci implique en effet normalement tout un ensemble d'appels ou de sollicitations auxquels nous avons à répondre de la façon la plus précise. Il faudrait d'ailleurs distinguer les cas où ces réponses s'effectuent de façon automatique — et ceux où nous avons à mettre en jeu un pouvoir d'initiative ou d'invention. On peut affirmer que plus ce pouvoir s'exerce, et moins nous risquons de nous laisser aliéner par l'inquiétude. J'emploie à dessein ce verbe « aliéner » dont on use rarement dans ce contexte. Mais il doit être pris dans son acception étymologique rigoureuse. Aliéner, c'est rendre étranger. Or, effectivement l'inquiet tend à se rendre étranger même aux plus proches; entre eux et lui se creuse un intervalle de plus en plus infranchissable. Et naturellement nous discernons ici le passage absolument insensible des cas dits normaux aux cas dits pathologiques. L'inquiet, en tant que tel, devient presque inévitablement méfiant. Certes, il se méfie d'abord de lui-même, mais cette méfiance de soi ne peut manquer d'entraîner à la longue la méfiance envers autrui. Ceci est particulièrement clair dans le cas de l'homme qui se juge indigne d'être aimé. Comment n'en viendra-t-il pas à juger suspect tout ce qui se présente à lui comme le témoignage de sentiments qu'il ne croit pas pouvoir

inspirer. On pourra se référer ici comme à une illustration très précise de ce que je viens de dire, à une des meilleures pièces d'Henry Bernstein, je veux dire à *la Galerie des Glaces*.

Il serait intéressant de se demander dans cette perspective si la méfiance envers autrui n'est pas le plus souvent liée à un certain défaut d'assurance intérieure, sans d'ailleurs que ce défaut prenne nécessairement conscience de soi. Il conviendrait du reste de nuancer beaucoup, on devrait en particulier se garder de confondre le manque d'assurance avec la modestie ou avec l'humilité. Il est vraisemblable que la plupart du temps ce défaut peut être interprété comme une sorte de félure morale consécutive à une traumatisation survenue le plus souvent dans l'enfance. A cet égard nous ne serons jamais assez prudents, assez vigilants, lorsqu'en présence d'un enfant nous nous laisserons entraîner à porter sur lui un jugement. Beaucoup d'inquiets ont sans doute été à l'origine des mortifiés. Il va de soi d'ailleurs que cette mortification a pu n'être pas apparente, là surtout où il s'agit d'un enfant orgueilleux qui a pris d'autant plus grand soin de cacher sa blessure que celle-ci a été plus cruelle. Il est du reste fort possible que cet enfant n'ait pas eu, à strictement parler, conscience de l'humiliation qui lui a été infligée. Mais je noterai ici — et cette remarque présente une portée psycholo-

gique tout à fait générale — que ce terme de conscience est dangereusement ambigu, et cette ambiguïté retentit de la façon la plus fâcheuse sur l'usage des mots subconscient et inconscient. Si je dis que cette humiliation, ou en langage psychanalytique cette traumatisation, a pu n'être pas consciente, je veux dire que l'enfant a fort bien pu ne pas se dire : je suis humilié. Tout a fort bien pu se passer en deçà — ne disons pas de toute conscience, mais de la conscience réfléchie ou simplement articulée.

Je n'ai considéré ici bien entendu qu'un aspect, d'ailleurs fort important de la psychologie de l'inquiet. La plus simple réflexion montre que l'inquiétude est susceptible d'irradier dans les directions les plus diverses. Le jaloux par exemple peut être considéré comme un inquiet; et dans certains cas il en est de même de l'avare, sans qu'on puisse pourtant dire que l'avarice soit en soi à base d'inquiétude. Mais je pense ici très particulièrement à celle qui se rattache à la peur de manquer du nécessaire. De tels exemples contribuent à mettre en lumière le rôle que joue presque invariablement dans l'inquiétude une certaine prolifération imaginative mais qui se développe toujours dans la même direction. On pourrait je crois sans exagération comparer cette prolifération maladive au développement histologique anormal qu'on observe dans certaines affections, en particulier dans les affections cancéreuses. On voit ici comment l'inquiet peut être si souvent un obsédé, et naturellement cette fois encore nous apercevons distinctement le passage du normal au pathologique. Je noterai du reste en passant que nous sommes ici en présence d'un certain paradoxe. Car enfin on pourrait d'abord être tenté de supposer que l'inquiétude est avant tout un manque de stabilité. Mais comment un instable pourrait-il devenir un obsédé? Sans doute faut-il répondre qu'ici comme toujours la réalité psychologique est beaucoup plus complexe et fuyante qu'on n'est tenté de le croire à première vue. Il peut en réalité exister des instables qui ne sont pas des inquiets, l'instabilité étant alors liée à une certaine légèreté, celle qu'on trouve chez des êtres très superficiels. Si l'inquiet peut être dit instable, c'est en un sens très particulier et pour autant qu'il est en quête d'un équilibre auquel pourtant il répugne. Nous retrouvons donc encore au terme de cette analyse la contradiction intérieure qui mine en quelque sorte l'existence même de l'inquiet.

Il convient donc de poser en principe qu'il n'y a pas et qu'il ne peut pas y avoir de différence absolument tranchée entre l'inquiet et l'anxieux. Il ne serait pas conforme au dessein général que je poursuis ici, de consacrer de longs développements à la psychopathologie proprement dite. Il peut cependant être utile de rappeler ici très

rapidement quelle conception s'est faite de l'angoisse un maître de la psychopathologie tel que Pierre Janet. Fidèle à la méthode objective qui est la sienne, il s'attache à considérer toujours les sentiments eux-mêmes comme des conduites. « L'angoisse, dit-il, accompagne toujours une réaction d'échec faite à propos d'un acte quelconque, et elle est plus ou moins grande suivant l'importance de l'acte arrêté par la réaction de l'échec. Nous avons livré une grande bataille pour défendre le sol de la patrie, la bataille est perdue. Le sentiment qu'éprouve le soldat, qu'éprouve tout homme du pays, c'est une grande angoisse. Nous avons préparé un examen, nous avons fait les compositions, nous apprenons que nous sommes refusés : c'est l'angoisse. Nous luttons au chevet d'un enfant malade, nous avons tout essayé et la mort avance, nous sommes angoissés. » Mais on peut penser avec Mme Juliette Boutonier que le langage manque ici de rigueur et que, par exemple, le candidat refusé éprouve non de l'angoisse, mais de la tristesse, de l'humiliation, etc. L'angoisse paraît bien n'intervenir ici qu'avant l'échec et lorsque celui-ci paraît se dessiner comme une menace. Si nous faisons appel à nos souvenirs de candidats, nous nous rappellerons; je crois, avoir éprouvé un sentiment d'angoisse authentique lorsque, au cours d'une composition écrite comportant une version ou un problème à ré-

soudre, nous constations que le temps passait, que le moment où il nous faudrait remettre notre copie approchait, sans que nous ayons encore réussi problème ou version. Ce qui est ici tout à fait caractéristique, c'est le rôle que joue le rétrécissement temporel senti dans la création du sentiment d'angoisse, avec l'imminence d'une échéance redoutée. Je crois devoir attirer l'attention particulièrement sur ce point. Car nulle part à mon avis l'angoisse ne se présente plus clairement dans ce qu'elle a de spécifique. Mais nous voyons aussi que l'angoisse n'est plus à proprement parler l'inquiétude, ou, si l'on veut, qu'elle est comme un état limite vers lequel tend l'inquiétude lorsqu'elle passe de l'état diffus à ce qu'on pourrait appeler l'état concentré.

Je laisserai ici de côté l'interprétation proprement psychanalytique et surtout l'idée infiniment contestable d'après laquelle l'angoisse commencerait chez l'individu avec le traumatisme de la naissance, celui-ci correspondant à une rupture de la situation biologique d'équilibre dans laquelle se trouvait le fœtus. Pour ingénieuse qu'elle soit, cette idée présente un caractère presque mythologique, elle est par-delà toute vérification possible. Je ne pense pas, quant à moi, que nous ayons à en tenir compte lorsque nous cherchons à comprendre en quoi l'inquiétude ou l'angoisse consiste.